ÉTRETAT, MON AMOUR

Auteure : Amandine S.

Plume de Soy

2024

* SUR LA FALAISE.

I

*Tu souris dans l'invisible.
Ô douce âme inaccessible,
Seul, morne, amer,
Je sens ta robe qui flotte
Tandis qu'à mes pieds sanglote
La sombre mer.*

*La nuit à mes chants assiste.
Je chante mon refrain triste
À l'horizon.
Ange frissonnant, tu mêles
Le battement de tes ailes
À ma chanson.*

*Je songe à ces pauvres êtres,
Nés sous tous ces toits champêtres,
Dont le feu luit,
Barbe grise, tête blonde,
Qu'emporta cette eau profonde
Dans l'âpre nuit.*

*Je pleure les morts des autres.
Hélas ! leurs deuils et les nôtres
Ne sont qu'un deuil.
Nous sommes, dans l'étendue,
La même barque perdue
Au même écueil.*

1

1* Sur la falaise

Les Quatre Vents de l'esprit, Texte établi par Gustave
Simon, Librairie Ollendorff, 1908, Œuvres complètes de
Victor Hugo / Poésie, tome X (p. 269-272).

Aujourd'hui

Debout sur le quai, le soleil dans le dos, une main en visière, l'autre saluant son amie, elle regardait le train s'éloigner et quitter lentement la gare.

Ça y est, l'engin avait disparu, englouti par l'horizon et prenant la direction de la Normandie. Une page se tournait ici, clôturant le chapitre d'une vie mal partie mais qui semblait désormais promise au meilleur.

Elle lâcha un soupir de soulagement. Elle pouvait respirer et dormir le cœur léger, l'enfer était maintenant derrière elles.

« Meuf, tu peux rentrer chez toi en paix ! » se dit-elle à elle-même.

Elle quitta la gare sans un regard vers le passé. Un sourire empreint de sérénité se dessina sur ses lèvres.

Un papier plié, tombé de sa poche... Elle ne le verra jamais.

Un an plus tôt...

Première semaine de septembre. Lisa repris les cours sans entrain. Elle éprouvait déjà de la lassitude à l'idée de revoir les mêmes têtes ; aussi bien élèves que professeurs. Revivre cette solitude forcée ne l'enchantait guère. Elle s'était battue pour convaincre ses parents du bénéfice d'une scolarité à domicile. Autonome et disciplinée, elle savait que les nombreuses « distractions » de la maison ne représentaient aucun obstacle à sa réussite. Ses parents ne voyaient pas d'un bon œil son isolement et prônaient l'importance d'une vie sociale ; élément primordial pour le bon développement psychologique d'une adolescente.

« Complètement à côté de la plaque les vieux ! » songeait-elle.

Comment leur faire entendre et intégrer qu'elle ne supportait plus ni le contact ni la vue des autres ? Lisa se sentait très bien seule dans son coin. À quoi bon perdre son temps et son énergie à feindre la sympathie pour des individus qu'on exècre ?

Elle, elle se sentait terriblement chanceuse. À l'écart des autres élèves, elle se trouvait à l'abri des moqueries et brimades. Elle ne savait pas expliquer l'origine de

cette « invisibilité », mais elle l'accueillait comme une bénédiction. Chaque jour, elle assistait avec dégoût au spectacle barbare des tortures émotionnelles affligées aux plus « faibles » ; ceux désignés comme cibles privilégiées par la vindicte populaire. Elle honnissait ces élèves qui se plaçaient au-dessus des autres et poussaient le vice jusqu'à l'infamie. Des délinquants, voilà ce qu'ils étaient réellement. Cependant, elle ne valait pas mieux qu'eux. Pour éviter de mettre un doigt dans cet engrenage, de se trouver mêlée à de quelconques histoires, elle prit le parti d'étouffer sa rage, son empathie et son besoin de justice. Un robot. Une réaction lâche, elle en avait conscience mais un bouclier nécessaire voire vital pour survivre dans ce monde sans pitié.

Elle évitait d'expliquer cela à ses parents, ils vivaient dans un déni total et ne comprendraient pas. Elle se basa sur des statistiques et des études fiables pour donner du poids à ses arguments.

Peu importe. Chacun de ses arguments était arbitrairement démonté. Elle n'eut d'autre choix que d'abdiquer et de retourner physiquement contre son gré au lycée...

Sa journée commençait par un cours de maths. Tous les élèves étaient installés et attendaient le professeur. La porte de la salle de cours ouverte, laissait s'échapper et résonner dans les couloirs l'écho d'une classe excitée et dissipée quand apparue sur le seuil une élève timide. Perdue, elle hésitait à entrer. Les regards se tournèrent vers elle, hostiles.

« Tu t'es trompée de classe boloss, tu n'as rien à faire ici.

— Je suis au bon endroit, j'ai cours salle 15B avec M. Sanchez. » répondit une voix fluette.

Elle avança d'un pas puis s'arrêta cherchant une place vacante où elle pourrait s'installer. Lisa émergeait de sa brume matinale. D'abord indifférente à l'agitation ambiante, elle eut un sursaut de lucidité.

« Merde ! J'ai oublié mon livre de maths à la maison... ».

Elle fit signe à la nouvelle de venir s'asseoir à côté d'elle.

« Tu peux prendre cette chaise, elle est libre. Je m'appelle Lisa et toi ? As-tu ton livre de math avec toi ?

— Oui...la nouvelle semblait perplexe ne sachant comment interpréter cette scène.

— Cool, Au fait, tu ne m'as pas répondu, comment t'appelles-tu ?

— Moi c'est Émilie. »

Émilie se détendit. Cette Lisa, bien qu'un peu bourrue, n'avait pas l'air d'être une mauvaise personne. Elle paraissait être l'élève la moins désagréable de cette classe. Le professeur entra et laissa place au silence. Le cours démarra. S'ensuivirent les cours d'anglais, de philo et pour finir celui de sport.

Les journées, les semaines défilaient. Et Lisa et Émilie se rapprochaient. À les regarder nous pouvions nous demander pourquoi restaient-elles toujours ensemble. Assises côte à côte, les yeux dans le vide, l'air songeur et la parole morte, nous croyions voir des statues.

De quoi pouvaient-elles bien parler ? Partageaient-elles des centres d'intérêts ? Gardaient-elles contacts en dehors du lycée ? Peu importe les questions qu'elles suscitaient. Certaines relations se vivent sans explication, sans effusion. Un échange d'énergies invisible et inaudible, une complicité ineffable qui transporte les concernées dans un état de complétude infinie.

Sans un mot de trop, Lisa aiguillait Émilie par son cynisme et son pragmatisme. Émilie, quant à elle, arrondissait les humeurs de Lisa grâce à sa sensibilité et sa timidité. Elles apprenaient l'une de l'autre dans l'observation du quotidien. Exit les litanies, exit les leçons de vie pompeuses et moralisatrices. Les actes valaient mieux que n'importe quel discours et ainsi se

déroulait cet apprentissage de la vie ; avec discrétion et pudeur.

Douce soirée d'automne...

Lisa arriva devant la maison d'Émilie qui l'y avait invité pour la première fois. Lisa en fut surprise et se demandait comment était la maison de sa nouvelle amie. Elles parlaient de tout et quand venait le moment d'évoquer la vie privée, l'intimité, Émilie se repliait sur elle-même et se murait dans le silence. Lisa n'insistait pas, inutile de la braquer. Elle, à contrario, racontait volontiers des anecdotes personnelles sans tabou. Sa vie était plutôt banale, du moins c'est ce qu'elle pensait. Elle n'éprouvait alors aucune gêne.

Elle sonna, Émilie, lui ouvrit la porte un sourire chaleureux aux lèvres. Elle les conduisit directement dans sa chambre. Lisa en profita pour jeter un coup d'œil discret autour d'elle et glaner quelques bribes d'informations sans se faire remarquer.

Sa chambre spacieuse et lumineuse était dépourvue de fioritures. Meublée avec le strict minimum : un lit double, une armoire, des chaises et un bureau. Quelques rares affiches de paysages cassaient le blanc des murs. Rien de bien extravagant. Lisa fut étonnée d'une telle sobriété. Seules quelques piles de livres disséminées sur le sol donnaient du relief et de la « vie » à cette pièce. Victor Hugo, Edgar Allan Poe, Joachim du Bellay, Yves

Bonnefoy,.. Lisa voyait principalement des recueils de poésie. Émilie lui désigna une chaise sur laquelle Lisa prit place.

« — As-tu déjà commencé les recherches de ton côté ?
Demanda Émilie.

Les deux amies devaient rendre un devoir sur le débarquement de Normandie pour le cours d'histoire.

— Oui, on se perd facilement dans la masse d'informations. Il faut qu'on définisse l'angle d'approche de notre sujet pour éviter de s'éparpiller et partir dans tous les sens.

— je suis d'accord avec toi ! Je te montre ce que j'ai aussi trouvé de mon côté et on comparera nos infos. »

L'après-midi se passa très vite et les filles avaient presque terminé leur devoir. Ne leur restait que la mise en forme. Avant de sortir de la chambre, Lisa scruta les affiches dont les paysages invitaient à l'évasion. Toutes représentaient la Normandie. La plus grande de toutes portait comme légende « Les falaises d'Étretat – La Manneporte ». Elle l'hypnotisait et provoquait en elle une sensation de vertige. Un géant rocheux, pieds dans l'eau, résistant à la fureur des vagues et à la colère des vents. Elle pouvait entendre les cris rauques des mouettes ; cris semblables à des ricanements. Elle imaginait les goélands railler. Elle sentait les embruns chatouiller son visage, le sel marin assécher ses yeux et piquer ses narines. Une

échappée onirique dans un lieu jusqu'ici inconnu. Un frisson la parcourut de la tête aux pieds et l'extirpa de ses rêveries.

« Moi aussi ça me fait toujours cet effet. Commenta Émilie. Et quand tu es sur place, que tu le vois en vrai, c'est encore plus impressionnant. J'y retournerai un jour, ça c'est sur ! ».

Lisa se tourna vers son amie qui, elle aussi, contemplait cette magnifique affiche. Puis elles se quittèrent pour la soirée.

* SUR LA FALAISE.

II

*Tous ces patrons, tous ces mousses,
Qu'appelaient tant de voix douces
Et tant de vœux,
Ils sont mêlés à l'espace,
Et le poisson d'argent passe
Dans leurs cheveux.*

*Au fond des vagues sans nombre,
On voit, sous l'épaisseur sombre
Du flot bruni,
Leur bouche ouverte et terrible
Qui boit la stupeur horrible
De l'infini.*

*Ils errent, blêmes fantômes.
Ils ne verront plus les chaumes
Au pignon noir,
Les bois aux fraîches ramées,
Les prés, les fleurs, les fumées
Dans l'or du soir.*

*Dans leurs yeux l'onde insensée,
Qui fuit sans cesse, poussée*

*Du vent hagar,
Remplace, sombre passante,
La terre, à jamais absente
De leur regard.*

*Ils sont l'ombre et le cadavre ;
Ceux qui vont de havre en havre
Dans les reflux,
Qui ne verront plus l'aurore,
Et que l'aube au chant sonore
Ne verra plus.²*

2* Sur la falaise

Les Quatre Vents de l'esprit, Texte établi par Gustave
Simon, Librairie Ollendorff, 1908, Œuvres complètes de
Victor Hugo / Poésie, tome X (p. 269-272).

Fraîcheur hivernale...

L'année suivait toujours son cours et Émilie s'ouvrait petit à petit. Chaque mot prononcé était pesé, Lisa l'avait assez vite compris. Elle laissait les choses progresser à leur rythme. Ce matin-là par exemple, Émilie lui raconta qu'elle avait passé son enfance en Normandie d'où les posters qui ornaient sa chambre. Elle ressentait de la nostalgie pour cette région, où une partie de sa famille résidait encore. Lisa ne se prenait pas la tête et ne demanda jamais ce qui avait justifié le déménagement d'Émilie dans l'Est de la France.

La cloche sonna le début des cours. Les filles se dirigèrent vers le gymnase. Leur professeur les y attendait pour le cours d'EPS. Le changement de trimestre annonçait la découverte d'une nouvelle pratique sportive. Les filles priaient pour que le prof choisisse un sport individuel. Les chances étaient maigres mais ça valait le coup d'espérer...

Elles se changeaient dans les vestiaires ignorant les gloussements des « dindes évidées » de leur classe. « Bêtes à bouffer du foin » disait Lisa à leur rencontre. Elles pouvaient se pavaner, se vanter, se moquer autant qu'elles le souhaitaient, elles n'en restaient pas moins des

coquilles vides ; des caisses de résonance amplifiant les vibrations creuses d'une connerie infinie et sans faille !

Depuis peu, l'ambiance de la classe avait repris les couleurs de la jungle, d'un safari. Les « braconniers » armés jusqu'aux dents et avides de sensations cherchaient leurs nouvelles proies. Des tirs à blanc avaient été portés pour jauger de l'état de fébrilité de certains et certaines. Ils avançaient à tâtons, non sûrs de savoir encore quelle tactique adopter et comment placer leurs pions sur l'échiquier. Cela créait une tension palpable dans la classe et plus largement dans l'enceinte du lycée.

Comme à son habitude, le corps enseignant et encadrant gardaient leurs œillères. Le terrain deviendrait bientôt miné sans qu'aucun n'ait anticipé le désamorçage de la bombe. L'histoire se répétait tous les ans. C'était comme si le lycée se divisait en deux univers parallèles, deux dimensions, deux planètes. Distinctes...

La situation n'inquiétait pas Lisa outre mesure. Pourquoi sa dernière année serait-elle différente des autres ? Elle passerait entre les mailles du filet une fois de plus.

Une fois en tenue de sport, tous les élèves entrèrent sur le terrain du gymnase pour attendre les instructions du prof.

« — Bonjour à tous ! Nous entamons le second trimestre et qui dit nouveau trimestre, dit nouvelle

activité. Nous allons prendre le grand air cette fois-ci et vous inaugurerez une activité fraîchement mise en place : la course d'orientation. Voici les cartes et les plans avec les balises à retrouver. Vous travaillerez en équipes de quatre élèves. Pour éviter que ça tourne au « café clatch », j'ai moi-même constitué les équipes. La liste est affichée derrière moi sur le tableau. Oui je sais que vous préférez faire équipe avec vos potes, c'est comme ça. Allez assez râler ! »

Un léger brouhaha de mécontentement bourdonnait dans le gymnase alors que les groupes se formaient. Lisa et Émilie n'appartenaient évidemment pas à la même équipe. Avec dépit et résignation, chacune rejoignit son groupe, décidée à participer sans copiner. Nulle envie d'interagir avec ces babouins. Elles avaient pris l'habitude de collaborer avec des élèves avec lesquels elles ne partageaient rien. C'était devenu un passage obligatoire récurrent.

Les élèves se couvrirent et sortirent pour rejoindre le point de départ de la course. Malgré le froid hivernal, les adolescents étaient galvanisés par cette « excursion » inattendue. Les consignes distribuées, chaque groupe partit de son côté à la recherche des précieuses balises.

Émilie se trouvait dans un groupe composé exclusivement de filles. Elles trouvèrent rapidement les trois premières balises. Ne manquait que la quatrième et

dernière. La fin de la séance approchait, elles se résignèrent et décidèrent de rejoindre tout le monde. Émilie ne connaissait pas la forêt, elle suivait le groupe en fermant la marche. Perdue dans ses pensées, elle ne remarqua pas que ses camarades accélérèrent le pas pour la distancier. Bientôt, elles disparurent des radars. Il fallut quelques minutes à Émilie pour réaliser qu'elles l'avaient planté là. Volontairement ? Non ! Elle ne voulait pas le croire. Elle les appela, cria leur prénom et attendait une réponse. Peut-être était-ce un malentendu ? Elle recommença à les appeler. Toujours rien. Calme absolu. Elle sentit la panique monter en elle. Le souffle saccadé, son cœur battait à tout rompre, elle essaya de se remémorer les sentiers empruntés pour remonter la piste. En plein jour, elle devrait réussir sans peine à retrouver le chemin. Le chant timide des oiseaux, la douceur du soleil et la caresse du vent sur sa peau l'aiderent à se détendre et reprendre ses esprits. À mi-chemin, elle entendit soudainement des bruissements dans les fourrés, suivirent des sifflements moqueurs. Des ricanements brisèrent le silence de la forêt. L'inquiétude s'empara d'Émilie. Elle se mit à courir.

« — Cours plus vite grosse vache !!! Tu as des bourrelets en trop !

— Groin groin groin ! On dirait plutôt une énorme truie velue. Peggy la cochonne ! »

Des éclats de rire retentirent avec fracas. Ils étaient nombreux, garçons et filles, mais combien ?

*« Il faudra que je coure tous les jours
Faudra-t-il que je coure jusqu'au bout ?
Pour connaître le monde et l'amour
Il faudra que je coure tous les jours » **

Cette chanson achevait de blesser Émilie qui se sentit acculée tel un taureau dans une arène de corrida. Les voix l'encerclaient et lui barraient toute issue. Ils se turent. Plus un son. Plus un bruit. Jamais le silence ne fut si angoissant. Des secondes étirées en minutes voire en heures. Le temps suspendu ; elle n'entendait plus que son sang et son cœur cogner dans ses tympans.

« FEU ! »

Une pluie de projectiles fut jetée avec rage sur elle. Branchages, pommes de pin, crottins... Un déversement gratuit de haine.

Elle se mit à courir pour échapper à ses prédateurs et trébucha contre une racine. Sa tête heurta le sol, elle perdit connaissance. Tandis que son esprit rejoignait les abysses brumeux de l'inconscience, elle sentit les vibrations des pas. Ils s'approchaient d'elle.

« Ahahah la truie prend un bon bain de boue pour se faire une beauté !!

— Ne te donne pas tant de mal le laideron, tu vois bien que c'est peine perdue ! »³

Des rires, encore ces rires tranchants et lacérés suintant la férocité... On cracha sur elle avant de détalier à toute vitesse. Émilie s'assoupit là, seule, face contre terre.

« J'voudrais m'arrêter, j'peux plus respirer dans ce monde parmi vous

*J'voudrais m'arrêter, j'peux plus respirer dans ce monde parmi vous... » **

⁴

3

4* Extrait chanson « Je cours » Kyo, 2003

*SUR LA FALAISE.

III

*Et cependant sur les côtes
On songe encore à ces hôtes
De l'inconnu,
Partis, dans l'eau qui frissonne,
Pour cette ombre dont personne
N'est revenu.*

*C'était l'enfant ! c'était l'homme !
On les appelle, on les nomme
Dans les maisons,
Le soir, quand brille le phare,
Et quand la flamme s'effare
Sur les tisons.*

*L'un dit : — En août, j'espère,
Ils reviendront tous, Jean, Pierre,
Jacques, Louis ;
Quand la vigne sera mûre ;... —
Et le vent des nuits murmure :
Évanouis !*

*L'autre dit : — Dans les tempêtes
Regardez bien, et leurs têtes
Apparaîtront.*

*On les voit quand le soir tombe.
Toute vague est une tombe
D'où sort un front. —⁵*

5* Sur la falaise

Les Quatre Vents de l'esprit, Texte établi par Gustave Simon, Librairie Ollendorff, 1908, Œuvres complètes de Victor Hugo / Poésie, tome X (p. 269-272).

Émilie émergea lentement de son coma. Elle essaya difficilement d'ouvrir les yeux, une douleur lancinante tambourinait dans sa tête. Elle ne se souvenait pas de ce qui s'était passé et ne comprenait pas où elle se trouvait. Allongée sur un lit dans une pièce inconnue, un maigre oreiller soutenait sa nuque et un drap rêche la recouvrait. Une odeur d'antiseptique embaumait cette pièce qui semblait être une infirmerie. Elle tenta péniblement de se redresser quand le porte s'ouvrit. Une femme en blouse et le prof de sport entrèrent.

« Elle est réveillée, enfin ! Bonjour Émilie je suis l'infirmière du lycée. Comment te sens – tu ?

— Je ne sais pas. À priori bien malgré la migraine. Que fais-je ici ? Que s'est-il passé ?

— D'après tes camarades, tu aurais fait un malaise suite à une crise d'hypoglycémie. Tu aurais eu brusquement faim puis tu te serais écroulée. »

Les images de la scène lui revinrent en mémoire comme un flash. Cette version erronée ne correspondait absolument pas à la réalité. Ils avaient donc bien orchestré ça et maintenant ils voulaient se couvrir. Émilie n'eut pas le courage de contredire ce mensonge au risque d'attiser les braises et d'alimenter cette haine injustifiée. Elle baissa la tête.

« Ah oui c'est vrai... Je peux quitter l'infirmierie et retourner en cours maintenant alors ?

— Non pas tout de suite. Nous avons contacté tes parents qui ne devraient plus tarder à arriver. Tu rentres chez toi te reposer. Au besoin, va voir ton médecin de famille pour qu'il t'ausculte et te fasse passer des examens supplémentaires », répondit l'infirmière.

Émilie, dépitée, rassembla ses affaires. Elle mentirait une fois de plus en espérant que cette fois serait complètement différente...

Elle revint le lendemain en cours et resta discrète à propos de ce pseudo-malaise. Lisa lui avait téléphoné le soir même pour prendre de ses nouvelles et Émilie minimisa l'incident. Tout le monde adhéraient volontiers à cette version, histoire close, fin du chapitre. Nul besoin d'évoquer à nouveau ce sujet.

La vie suivait ainsi son cours pour les deux amies. Lycée, maison, devoirs, dodo.

Floraison printanière...

L'année scolaire touchait à sa fin avec le mois de mai.

Mai, joli mois de mai. Annonceur des jours chauds et ensoleillés. Prémices de l'été et des vacances scolaires. Sas de « compression » avant les épreuves du baccalauréat. Les élèves se transformaient pour la plupart en ermite potassant leurs cours avec méthodologie pour certains, désorganisation et panique pour d'autres.

Fidèles à elles-mêmes, Lisa et Émilie s'étaient retranchées dans un des rares lieux désertés par les élèves du lycée à cette époque ; le CDI. Cachées derrière une muraille d'ouvrages en tout genre, elles profitaient de la quiétude du lieu. Le bâtiment avait été construit au milieu de la cours du lycée et paradoxalement, on s'y sentait bien isolé. Petit îlot perdu dans un océan de rage et de douleur ; oasis verdoyante et luxuriante cachée par les mirages d'un désert vide de sens et d'humanité. Une mine d'or pour celui qui a soif, qui veut voir et nourrir son âme.

Lisa referma son cahier en lâchant un énorme soupir de fatigue. Elle se frotta les yeux.

« — Je pense que pour aujourd'hui ça suffira. Je ne sais pas toi, moi je n'y arrive plus. Les mots dansent devant mes yeux.

— Pareil. J'ai beau lire et relire trois fois la même phrase, je ne comprends plus ce qui est écrit. Répondit Émilie.

— De toute façon il nous reste « que » l'anglais à réviser. La première épreuve commence dans dix jours déjà. Je suis au max de mes capacités et j'ai envie de dire les dés sont jetés !

— Yes Madame ! Quelle hâte d'en avoir fini avec ces exams.

— À qui le dis-tu ! Viens on sort, on discute dehors. La documentaliste nous regarde de travers. «

Émilie et Lisa rangèrent leurs affaires et partirent du CDI.

« Fais pas gaffe, sur ta gauche le gang des greluches est en train de préparer un sale coup. Elles n'ont jamais de cesse ! Cette année, je t'avoue que je m'en tape complètement d'elles et de leurs sbires. On nous fout la paix au bahut, c'est tout ce qui compte. » lança Lisa.

Émilie baissa la tête et se rembrunit. Elle entraîna Lisa vers la sortie pour rejoindre leur arrêt de bus. Lisa continuait de parler. Émilie distraite, n'écoutait que d'une oreille. Un groupe de garçons marchaient derrière elles.

D'un pas rapide, ils arrivèrent bientôt à leur hauteur. En les dépassant, l'un d'eux donna un coup de coude dans le dos d'Émilie qui perdit l'équilibre et tomba sur la route. On entendit des pneus crisser, une voiture piler et le choc d'un corps contre la taule...

*« Faites-moi de la place, juste un peu de place pour ne pas qu'on m'efface
Faites-moi de la place, juste un peu de place pour ne pas qu'on m'efface
Faites-moi de la place... »*⁶*

6 Extrait chanson « Je cours » Kyo, 2003

* SUR LA FALAISE.

IV

*C'est dans cette onde effrénée
Que leur âme au ciel est née,
Divin oiseau.
Toute vague est une tombe ;
Toute vague, ô ma colombe,
Est un berceau.*

7

7* Sur la falaise

Les Quatre Vents de l'esprit, Texte établi par Gustave Simon, Librairie Ollendorff, 1908, Œuvres complètes de Victor Hugo / Poésie, tome X (p. 269-272).

Rétrospective...

Metz, le 12 octobre 2003

Monsieur le Directeur,

Nous vous adressons ce courrier afin d'attirer votre attention sur la situation de notre fille Émilie F., qui depuis quelques semaines, retrouve des mots injurieux et anonymes dans son sac à dos.

Nous vous serions reconnaissant de mettre en place les actions nécessaires qui stopperont ces débordements.

Nous vous remercions par avance pour la prise en compte de notre courrier et pour votre réactivité.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.

Cordialement,

Monsieur, Madame F.

Metz, le 8 janvier 2004

Monsieur le Directeur,

Nous nous sommes déplacés cette semaine au lycée pour nous entretenir avec vous, mais vous étiez absent. Sans retour de votre part, nous permettons de vous en adresser un nouveau courrier pour souligner que la situation reste inchangée pour notre fille Émilie F., voire qu'elle évolue négativement.

Vous avez été certainement informé du « malaise » que notre fille a eu lors d'un cours d'EPS avec Monsieur R. Ayant retrouvé des déchirures sur ses vêtements et quelques ecchymoses sur son corps, nous suspectons une agression collective masquée et comptons déposer une main courante.

Une fois encore, nous comptons sur votre bienveillance et votre sens de la justice pour dresser urgemment un état des lieux et prendre les mesures qui s'imposent.

Nous espérons une réponse positive de votre part et nous tenons à votre disposition pour discuter plus amplement de cette situation de nouveau de vive voix.

Veillez agréer, Monsieur, l'expression de nos salutations distinguées.

Cordialement,

Monsieur, Madame F.

Metz, le 21 mars 2004

Monsieur le Directeur,

Cette troisième lettre envoyée en recommandé avec accusé de réception pour justifier un refus de votre part de communiquer avec nous au sujet du harcèlement subi par notre fille Émilie F.

Nous nous interrogeons sur les motifs de votre inaction face à la déliquescence flagrante de votre établissement.

Notre fille ayant déjà vécu un cas de harcèlement dans son précédent lycée, nous ne laisserons pas se reproduire le même schéma. Il est primordial de réagir maintenant. En effet, des élèves se permettent désormais de s'en prendre à elle en dehors des cours.

Cette lettre est notre dernier courrier avant le recours juridique.

Cordialement,

Monsieur, Madame F.

Metz, le 27 mai 2004.

Monsieur le Directeur,

Par la présente lettre, nous vous informons que nous avons ouvert une plainte contre votre personne et contre votre établissement pour mise en danger d'autrui.

Notre fille Émilie F. a subi de multiples assauts ; verbaux et physiques dont le dernier en date a manqué de la tuer.

Notre avocat prendra très rapidement contact avec vous et le rectorat pour vous informer de la suite des événements.

Cordialement,

Monsieur ; Madame F.

Épilogue

Lisa, ma chère Lisa,

Quand tu liras cette lettre, ce sera certainement déjà la fin. Ne t'en veux pas pour ce que je ne t'ai pas laissé voir. Tu m'as offert ce que je n'espérais plus ; une amitié sincère.

Je pensais être suffisamment forte, avoir sorti la tête de l'eau. Force est de constater que je me voilais la face. Revivre ça encore une fois...Je ne peux pas. Je ne peux plus.

Un boulet leste mes pieds et cherche constamment à me tirer vers le fond.

Je comprends maintenant que la bataille est perdue d'avance. Le courage et la résilience ne sont plus que d'anciens alliés morts au combat.

Je rejoins Étretat et ses majestueuses falaises où vents et marées m'offriront une dernière étreinte.

Si tu passes par là un jour, qui sait, entendras-tu peut-être ma voix résonner conjointement avec celles des Demoiselles.*

Émilie.ⁱ

- i Ici Émilie fait référence à la légende de la Chambre des Demoiselles, une grotte où trois jeunes demoiselles, dupées par un homme y auraient dé péri.